LETTRE CURIEUSE

SUR

LA RENCONTRE ET LES AVEUX

D'UN BRIGAND

NOMMÉ CAMARO;

Ecrite par un Homme véridique à un Académicien distingué,

ET précédée par quelques Réflexions de M. CÉRUTTI.



A PARIS,

Chez DESENNE, Libraire au Palais-Royal, Nos. 1 & 2.

RÉFLEXIONS

Dans un tems de révolution, les mouvemens perturbateurs naissent les uns des autres. Chaque intérêt divers, chaque diverse opinion agite les esprits, divise les jugemens, enfante des disputes, des factions, des ligues, des émeutes. À travers la mêlée, deux sortes d'hommes pervers s'avancent et se cachent sous le masque des partis : ce sont les Complotteurs et les Brigands. Les premiers essayent de faire servir la révolution à leurs noires vengeances, ou à leurs desseins ambitieux. Les seconds, occupés à détruire et à piller, renouvellent à chaque instant le trouble pour recommencer le pillage. Quels ont été nos Complotteurs? Nous l'ignorons encore, nous le conjecturons à peine. Tantôt on a supposé un complot intérieur, formé par les Aris-

tocrates, pour opérer la Contre-Révolution, ou par les Démocrates pour opérer la Contre-Royauté. Tantôt on a soupçonné, avec moins d'apparence, un complot extérieur, tramé par l'Angleterre pour désorganiser notre Etat, dissoudre nos Armées, anéantir nos Flottes, démembrer nos Provinces, et ravir enfin nos Colonies. Ce dernier soupçon a augmenté, lorsq'uon a su le formidable armement de l'Angleterre, et entendu plusieurs de ses emissaires nous prêcher d'abandonner nos Isles, d'abdiquer notre commerce, pour nous attacher uniquement à notre Constitution, comme si la liberté d'un grand Peuple pouvoit fleurir dans la chute subite des travaux et des revenus qui aidoient à le nourrir. Mais si l'on n'a pu encore vérifier quels sont les Complotteurs, on a du moins surpris, saisi, puni une foule de Brigands. Attirés par l'espoir du butin, ils se sont tantôt réunis, tantôt dispersés. Ils ont parcouru nos Provinces, ils ont afflué dans la Capitale. De-là, cette apparition de figures

épouvantables que l'on n'avoit jamais vues, ni dans nos places, ni dans nos atteliers, ni même dans nos maisons de force. Tous ces gens là, sembloient sortis des cavernes ou échapés des enfers. Répandus parmi les bons Citoyens qui formoient des groupes, ils faisoient tour-à-tour des motions sanguinaires, des vols adroits, et des prosélytes factieux. Ils servoient en même-tems d'exécuteurs au peuple ameuté : ils marchoient à sa tête : ils coupoient et promenoient celle des Proscrits. Dans l'embrasement de la manufacture de Réveillon, dans la démolition des barrieres faite au mois de Juillet 1789, dans la journé régicide du 6 Octobre de la même année, dans la solemnité nationale du Pacte Fédératif de cette année-ci, enfin dans la révolte du peuple ouvrier de Lyon, on a vu accourir cette foule de brigands, on les a vu signaler leur barbarie, on les a vu tenter avec plus ou moins de succès les plus funestes entreprises. Ces misérables ont-ils un Chef qui les commande,

qui leur désigne les postes, qui leur marque les victimes, qui leur distribue une solde? C'est ce que nulle information, nul accident n'ont pu certifier jusqu'ici. Voici cependant une petite découverte due au hasard qui tantôt favorise et tantôt décèle et trahit les coupables. C'est une lettre, écrite par un homme éclairé, honnête, parfaitement bien intentionné pour la cause publique. J'ai cru, pour le bien de cette même cause, devoir imprimer cette lettre indicatrice. Ce n'est qu'une lueur au milieu de ténèbres, mais qui peut conduire à des clartés plus étendues. L'original de la lettre est déposé chez M. Duclos Dufresnoy, Notaire et Publiciste recommandable : on pourra la lire chez lui, et s'assurer également de l'existance de la lettre, et de la véracité de l'écrivain, et de la certitude du fait. Je termine mon annonce par une remarque, peut-être essentielle. Lorsque l'on considère ce nombre innombrable de bons et de mauvais sujets qui, dans les clubs, dans les groupes,

dans les journaux, dans les brochures, mêlent leurs clameurs, et leurs plaintes, et leurs mouvemens, on ne sait trop comment discerner parmi eux les bons et les mauvais. Je crois qu'il faut pour cela les séparer en quatre classes, la classe des Révolutionnaires, celle des Constitutionnaires, celle des Complotteurs, et celle des Brigands. Quel est le signe du Révolutionnaire ? l'exagération. Quel est celui du Constitutionnaire? la mesure. Quel est celui du Complotteur? l'hypocrisie. Enfin quel est celui du Brigand! un air féroce et un langage bestial. Observez ces quatre signalemens, et vous serez rarement trompé.

LETTRE

DE M. DE**.

*à Monsieur D**, de l'Académie* etc.

Noyon, 6 Août 1790.

Je crains de vous fatiguer de mes Lettres, mais je ne puis m'empêcher de vous mander que je suis content et très-content de voir M. Bailly élu Maire à une si grande et si honorable majorité. Je lui écris un mot, mais d'estime et non de félicitation ; car comment trouver ses amis heureux dans une telle place ? Le trop petit nombre des suffrages qu'a eu M. Louis-Philippe-Joseph, me paroît une épigramme, plutôt que l'indice d'un parti dont on nous faisoit tant de peur. Voilà les affaires qui redoublent d'embarras ; celle d'Espagne, celle des Libelles, celle de l'Abbé de Barmont, celle de la retraite de M. Necker, etc. Est-elle positive, cette retraite ? Comment le remplacera-t-on ? Vos motionnaires peuvent bien culbuter l'Etat, mais de le relever, cela ne leur appartient. Il faut, mon cher Camarade, que je vous confie une petite Anecdote, relative à un mot de la dernière Lettre que j'ai reçue de vous. *On entend en effet parler* des gens qui avoient des projets pour le 14 Juillet.

Ces jours derniers, dans un lieu assez voisin, un des ces galopins qui vont courant la France, et *nous mettant à la raison*, rencontra un de mes amis qui jadis lui a sauvé les galères, et qui depuis n'a pu le garantir de la lettre V à l'épaule.

Bon jour, *Camaro*, dit mon ami à l'homme *lettré*. Par quel hazard es-tu dans ce pays-ci, où tu sais bien qu'on t'a prié de ne plus reparoître. — Je reviens de Flandres — Es-tu établi dans ce pays-là? — Non : c'est un petit voyage : on nous avoit envoyés là, mais il n'y a rien eu — Explique-toi, *Camaro*. Qui t'envoyoit? et qu'allois-tu faire?

Camaro bredouilloit, et s'expliquoit à sa manière.

M. — Tu es donc toujours un coquin, j'ai eu beau te sauver les galères, tu rencontreras la potence.

C. — Ma foi, Monsieur, que voulez-vous? Il est quelquefois bien difficile de résister. Et sacre d.... : on nous paye bien.

M. — Encore un coup, *Camaro*, explique-toi ; car tu sais bien qu'il n'y a rien à craindre avec moi. Es-tu de ceux.....

C. Oui, de ceux..... Eh bien! oui; j'étois à Versailles le 6 Octobre. On nous

avoit mandés, nous y fûmes.

M. Et depuis ?

C. Oh? cet hiver ils nous ont mandés encore une fois, mais ils nous ont renvoyés, *le coup ètoit manqué, il n'y avoit rien à faire.*

M. On ne vous a pas rappellés ?

C. Si fait : *pour le* 14 *Juillet.* Sacred. . . . nous sommes bien payés. J'ai eu trois louis avant de partir. . . . . . et puis le tour du bâton.

M. Quel est ce tour du bâton ?

C. Suffit. . . . . . . Je m'entends. Nous sommes bien payés. J'aurions tort de nous plaindre. Mais ils manquent souvent leur coup. Ils viennent encore de m'envoyer en Flandres. . . . . Baste, il n'y a rien. . . . Cela va en Lorraine !

M. Je ne te comprends pas encore, *Camaro.* Tu fais un triste métier. Qui est-ce qui te paye ? Comment te fait-on venir, quand on a besoin de toi ? . . . .

C. Vous m'en demandez trop. Nous sommes avertis entre nous. Il y en a qui font passer la commission. Que nous importe, pourvu qu'on nous paye ? Oh ! sacred. . . . on paye bien ; mais j'ai peur que cela finisse

mal ; et puis on se dégoûte à force de retourner sans avoir rien fait, ect.

Comptez sur l'exactitude littérale de ce récit. La conversation est de Lundi ou Mardi. Le Mercredi il y eut un train effroyable à Soissons. Le drapeau rouge fut déployé.

Bon jour, mon brave et éloquent Camarade (1),

---

(1) J'ai publié cette Lettre authentique, afin que le Peuple se tienne en garde contre les scélérats soudoyés qui, se mêlant avec lui, le trompent, le séduisent, l'égarent. J'ai suivi en cela mon système qui a été sans cesse de soutenir la Liberté, en combattant la barbarie. Le Nouvelliste du Mercure, M. Mallet du Pan, m'accuse néanmoins d'avoir varié dans mes Ecrits. Il ne les a pas lus, ou il les a confondus avec les Enigmes, les Logogryphes et les Charrades de son Journal. Il me reproche d'avoir fait *de l'esprit* sur la Constitution: on avoit reproché à Montesquieu d'avoir fait *de l'esprit* sur les Loix : le nouvelliste s'est souvenu de cette phrase sur l'esprit, et il l'a appliquée sans esprit. Il n'est pas plus exact dans ses Nouvelles, qu'ingénieux dans ses allusions. Je m'étonne que cet Homme soit si contraire à la multitude : il en a si bien le langage ! Il raisonne sans logique, il raconte sans vérité, et il injurie sans finesse. C'est l'Historiographe ou

101

l'Aristographe qu'il falloit à ce Mercure qui a le privilège héréditaire d'ennuyer les Cités, et d'hébéter les Châteaux.

A quel propos le Nouvelliste du Mercure va-t-il parler de moi qui ne fais pas événement en ce monde? à propos du Discours de M. Vielhard, membre de l'Assemblée Nationale, sur les troubles de Montauban. Il dit que *le bruit public m'attribuoit ce discours.* Personne, que je sache, ne m'a fait ce présent. Le Nouvelliste a imaginé ce faux bruit pour déchirer en même temps M. Vielhard et moi. Il fabrique les nouvelles avec le même talent qu'il les défigure. Un Lecteur infatigable de ce Journal, a pris plaisir à faire le relevé des choses fausses qui sont dans la partie des Nouvelles concernant l'Assemblée Nationale : il y a trouvé trois cents quarante mensonges dans le Mercure de l'année passée, huit cents cinquante dans celui de cette année. Cela va en croissant.

On sera peut-être surpris de trouver cette note à la suite de la Lettre sur *Camaro*; mais le métier de *Camaro* et celui de M. Mallet du Pan se ressemblent, et entre un brigand et un faussaire, il n'y a de différence que celle du poignard et de la plume.

Encore un mot : Messieurs Marmontel, la Harpe, Champfort travaillent quelquefois au Mercure : je crois voir Apollon dans la forge des Cyclopes.

FIN.